

# "Légende"

*NDLR : Ce texte ne fait que reproduire des légendes. L'auteur et guidé, plus par sa foi, et ses convictions, que par une rigueur d'historien. Nous le publions, car il représente une somme de recherches importantes et certains renseignements sont dignes d'intérêt.*

## **SAINT-GILLES**

*(vers 640- vers 725)*

*extrait "Saint-Gilles avant et après sa mort"*

*par Teissonnier prêtre, 1862 - pages 10 à 42*

### **CHAPITRE I.**

#### **S. GILLES OU EGIDIUS ET VÉRÉDÈME.**

S. Gilles ou Egidius était grec d'origine, nous l'avons déjà vu ; son nom l'indique d'ailleurs, et toutes les légendes du saint sont d'accord sur ce point. La plupart d'entre elles ajoutent qu'il était issu d'un sang illustre, de la race même des anciens rois d'Athènes ; que son père s'appelait Théodore et sa mère Pélagie, que ses religieux parents, plus recommandables encore par leur piété que par leur naissance, ne négligèrent rien pour donner à leur fils unique, Egidius, une éducation parfaite, digne à la fois de leur religion et du haut rang qu'ils occupaient, et que l'enfant, doué d'une intelligence vive et prévenu des dons du Ciel, répondit merveilleusement à leur sollicitude et fit de rapides progrès dans l'étude des sciences divines et humaines, comme dans la vertu ; qu'enfin il fut de bonne heure favorisé du don des miracles. Nous savons que plusieurs de ces qualités, par exemple, une haute naissance, une brillante éducation, ne sont point une condition nécessaire pour aller au ciel ou pour atteindre la perfection chrétienne. Cependant, comme ces traits de la vie de S. Gilles n'ont rien en eux-mêmes d'in vraisemblable et que rien n'y contredit dans l'histoire; que, d'ailleurs, ils sont en harmonie avec ce qui nous est connu de la vie d'Egidius, nous nous faisons un devoir religieux de les accepter, et plus encore que tout le reste, ce qu'on dit du don des miracles dont il fut favorisé du Ciel dès ses tendres années, car c'est le don spécial dont Jésus-Christ a formellement promis de récompenser la foi robuste de ses disciples. Or, la foi est grande dans ces âmes généreuses qui, pour mieux triompher du monde et pour plaire à Dieu, sont capables d'abandonner tout : richesses, patrie, tout ce que le monde offre de plus séduisant, et d'aller dans la solitude mener une vie angélique, l'exemple des thaumaturges, des prophètes, de Jean-Baptiste et du Sauveur lui-même.

*« Dès son enfance, dit un pieux auteur, S. Gilles s'appliqua aux œuvres de la vertu et spécialement à » la miséricorde envers les pauvres. Allant un jour à l'église, il trouva*

*un pauvre étendu sur le carreau, qui lui demanda l'aumône, S. Gilles se dépouilla de son manteau et le lui donna. Le pauvre qui était malade fut guéri en le touchant » (1).*

*(1) Vie des Saints, par Ribadéneira, traduit par M. l'abbé Darras, t9 p1.*

Les anciennes légendes nous disent encore que, à la mort de ses pieux parents, Egidius distribua aux pauvres les richesses considérables qu'ils lui avaient laissées, n'ayant désormais qu'une seule ambition, celle de s'enrichir des dons du Ciel. Puis elles nous le montrent fuyant les lieux célèbres qui l'avaient vu naître, mais que dégradait alors les vices du bas-empire, et tournant ses regards vers l'Occident où se levait la lumière de la vraie civilisation, le flambeau de l'Évangile.

*« Ses parents étant décédés, ajoute l'auteur déjà cité, S. Gilles donna tout son patrimoine aux pauvres et fit ainsi Notre Seigneur son héritier universel. Dieu opéra par lui plusieurs miracles. Retournant un jour de l'Église, il rencontra un homme qui avait été piqué par un serpent. Ce malheureux était près de mourir, S. Gilles le guérit par ses prières. Un dimanche il trouva dans l'église un possédé qui troublait tous les fidèles par ses cris. S. Gilles commanda au malin esprit de sortir de ce corps et, en invoquant le nom de Jésus, il força le terrible ennemi du genre humain de lui obéir. Le bruit de ces miracles se répandit dans Athènes et dans les lieux voisins; c'est, par-dessus toutes choses, ce qui alarmait l'humilité de S. Gilles. Il résolut dès lors de fuir loin de sa patrie pour se dérober aux applaudissements populaires. » (1)*

*(1) Vie des Saints, par Ribadéneira, traduit par M. l'abbé Darras, t9 p1.*

Depuis S. Césaire, l'Église d'Arles était en grande renommée de vertu dans tout l'Orient qui avait entretenu des relations avec nos villes maritimes des Gaules, ses anciennes colonies. S. Gilles crut qu'il pourrait plus aisément se sanctifier et vivre ignoré dans ce lieu où florissait avec tant d'éclat la religion. Dieu ne permit pas qu'il y fixât sa demeure et révéla par un nouveau miracle la sainteté de son serviteur; car un malade, atteint d'une fièvre opiniâtre depuis trois ans, ayant été guéri par ses prières, ne put taire le nom de celui qui avait été, entre les mains de Dieu, l'instrument de sa guérison. S. Gilles comprit dès ce moment que le séjour d'Arles ne pouvait pas mieux lui convenir que celui d'Athènes. Il n'en fallut pas davantage pour le décider à aller chercher dans l'intérieur du pays une retraite plus profonde. C'est alors que nous le voyons diriger ses pas vers les bords escarpés du Gardon, pour se faire le disciple d'un saint solitaire nommé Vérédème que ses vertus feront élever, vers l'an 700, sur le siège épiscopal d'Avignon.

Vérédème est encore un nom d'origine grecque, et l'histoire nous apprend, en, effet, que ce saint personnage avait quitté la Grèce, sa patrie, et s'était acheminé vers nos contrées d'Occident, quelques années avant le départ d'Egidius. C'est une chose digne de remarque que la rencontre de ces deux pieux anachorètes, venus si loin de

leur terre natale, mus par un même motif et tendant à un même but, celui de se sanctifier par l'oubli du monde et, par les saintes rigueurs de la vie érémitique.

Le sol qu'ils ont foulé de leurs pieds et trempé de leurs larmes pieuses, est encore tout empreint de leur souvenir. L'enfant du village, le berger naïf qui mène son troupeau sur les collines abruptes dont le Gardon suit les capricieuses sinuosités, auprès de Collias, vous montre ici l'aire de S. Frédème (Vérédème) ; là, la grotte de S. Frédème ; ailleurs encore , la sainte Baume, (grotte) ; on ne dit pas si elle est de S. Vérédème ou de S. Gilles, et il est grandement à présumer que cette dernière grotte abrita pendant quelque temps les deux saints que Dieu avait rapprochés et unis si loin de leur -patrie terrestre, pour les conduire tous deux à la patrie d'en haut. Du reste, S. Vérédème put habiter successivement ces deux grottes et, à l'arrivée de S. Gilles, en abandonner une à ce cher disciple.

Celle qui est au levant du village de Collias, se cache au fond de la vallée, où l'on a bâti; depuis, une humble habitation et une chapelle dédiée à S. Vincent de Laval (de l'aile). Son caractère architectural paraît indiquer le XIIe siècle. Il y a à peine une vingtaine d'années, ce coin obscur, éminemment propre au recueillement de l'âme, n'avait point encore changé de destination ; il servait de retraite à l'ermite de Laval.

L'autre grotte, située à plusieurs kilomètres au couchant de Collias, est une galerie souterraine, nous dirions presque un tunnel régulier, creusé par les mains de la nature dans le flanc de la montagne au pied de laquelle fuient les eaux du Gardon. Comme elle la traverse de part en part à l'angle qu'elle forme en cet endroit, il en résulte qu'elle a deux issues par lesquelles on voit, comme du haut d'une citadelle, se dessiner, en amont et en aval, les gorges pittoresques au fond desquelles la rivière cache son lit. On dirait que, dans des temps fort éloignés de nous, cette grotte se liait à une autre qui suivait, dans la direction du couchant, le coude tracé sur ce point par le cours du Gardon ; mais l'action dissolvante des éléments et particulièrement des pluies, sur la berge de la rivière, ont effondré dans toute sa longueur un côté de cette dernière grotte, dont il reste encore la voûte, adhérente au flanc de la montagne et recouvrant une plateforme digne d'être visitée.

On voit, en effet, sur le rocher nu qui est au fond de cette cavité, une fresque du moyen-âge, aux vives couleurs, quoique médiocre pour l'exécution et d'ailleurs fort dégradée. Ce curieux médaillon nous a paru représenter S. Christophe, le patron invoqué par tous les voyageurs, dans les siècles de foi, au passage des rivières. Mais ce qui offre plus d'intérêt au visiteur catholique sous ce toit naturel, formé par le rocher, c'est une petite chapelle très régulière, bien conservée avec son abside, à l'extrémité de la plateforme, du côté du levant. Elle paraît remonter au moins au XIe siècle, à en juger soit par le genre d'architecture, soit par la forme d'une inscription qu'on y lit, en entrant, sur l'un des piédroits, à gauche. Nous serions portés à croire qu'elle fut construite sur l'emplacement d'un oratoire bâti originellement par S. Vérédème ou par S. Gilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que, entre cette chapelle et l'ouverture occidentale de la grotte, on voit les traces d'un sentier rampant par lequel

le serviteur de Dieu pouvait, en s'appuyant sur les arbustes sauvages qui s'élançaient de toutes les fissures du rocher, se rendre à cet endroit solitaire pour prier. Aujourd'hui, la plupart des arbustes ont disparu, et le rocher tourmenté par l'action du temps et par les pluies d'orage y est devenu un véritable précipice. Le visiteur qui a parcouru en curieux la grotte dans toute sa longueur, se trouve tout à coup arrêté devant cet abîme infranchissable ; et après avoir joui un instant de la beauté du site, il doit penser à rétrograder pour chercher l'issue du côté du levant par où il était entré.

L'inscription qu'on lit à l'entrée de la petite chapelle a pour objet de perpétuer le souvenir du jour où elle fut dédiée au Seigneur, sous l'invocation de S. Pierre (1).

*(1) Dedicatio Ecclesiæ, S. Petri VIII Kalendas Sept.*

Ce jour est le neuvième des calendes de septembre, c'est-à-dire le 22 août, la veille du jour où l'église d'Uzès célébrait autrefois la fête de S. Vérédème. On n'y trouve pas indiqué le millésime ou l'année ; c'est peut-être regrettable pour le visiteur qui voudrait tout savoir. Mais qu'importait, en ces temps de foi, l'indication de l'année ou du siècle où on célébrait une fête religieuse ? Les hommes d'alors ne pensaient pas à satisfaire la curiosité même la plus légitime des érudits d'un siècle à venir. Ce qu'ils avaient à cœur, c'était de graver sur la pierre le jour d'une solennité, pour que les fidèles pussent en célébrer l'anniversaire au profit de la piété et de l'édification commune.

Il y a quelques années, nous avons visité nous-mêmes la chapelle de S. Vincent de Laval ; ensuite la grotte de la sainte Baume, et la plateforme qui lui est contiguë avec la petite chapelle de St-Pierre, et le curieux médaillon dont nous avons parlé, et nous n'avons pas regretté la peine que nous nous étions donnée pour pénétrer en ce lieu d'un accès difficile. Nous sommes tombés à genoux pour prier devant ces emblèmes religieux et dans cet oratoire tant de fois séculaire, en nous souvenant que deux pieux et vénérables anachorètes, S. Gilles et S. Vérédème y avaient prié avec bien plus de ferveur. Là, nous disions-nous, s'établit ce doux commerce de prière et de charité entre ces deux Saints. Là fut le théâtre de leurs austérités. Là, le disciple et le maître faisaient assaut au Ciel avec cette sainte émulation à laquelle l'Apôtre nous invite, en nous exhortant à viser toujours à ce qui est plus parfait !

## CHAPITRE II.

### **EGIDIUS SE SÉPARE DE VÉRÉDÈME, ET SE FIXE DANS LA FORET GOTHIQUE (LA SELVA GODESGA).**

S. Gilles et S. Vérédème avaient passé ensemble, sur les bords du Gardon, deux ans environ, nous disent les anciennes légendes, lorsque la renommée de leur sainteté et l'éclat de leurs miracles attira auprès d'eux les fidèles d'alentour. L'humilité de S. Gilles en souffrait, et le goût si prononcé qu'il avait pour la solitude et la vie

contemplative lui fit prendre une résolution qui dut coûter beaucoup à son cœur, celle de se séparer de Vérédème, pour se dérober aux regards importuns des visiteurs. Il avait appris à vénérer le serviteur de Dieu comme son père, et il en était tendrement aimé ; il fallait briser des liens consacrés à la fois par le souvenir toujours cher d'une patrie commune et par la religion. C'était un sacrifice également sensible pour le disciple et pour le maître. Mais les Saints ne savent pas reculer devant un généreux sacrifice. Le premier besoin pour eux, la première règle de leur conduite est de subordonner leurs vues et leurs désirs au bon plaisir de Dieu. Après avoir longtemps prié ensemble, avoir reconnu et adoré les desseins de la Providence, Egidius reçut la bénédiction de Vérédème, puis il se sépara de lui. Il le plaignait au fond de son âme, en voyant la foule toujours croissante se presser autour de lui. Elle devait, en effet, finir par triompher des résistances de Vérédème, l'arracher à sa solitude et le forcer de monter sur le Siège épiscopal d'Avignon, devenu vacant par la mort de S. Agricole. Quant à S. Gilles, il partit, à la voix de Dieu, comme autrefois Abraham, et comme ce saint patriarche, il dirigea ses pas vers les plaines du Midi. Il laissa sur son chemin l'antique Nemausus (*Nîmes*) qui s'était dès lors presque entièrement converti au christianisme et avait à la tête de son Église l'Évêque Arégius ; il continua sa route et ne s'arrêta que bien loin dans les profondeurs de la forêt des Goths, après un long jour de marche, à partir du lieu où il avait laissé S. Vérédème.

L'endroit où il fixa ses pas est peut-être celui où s'élève aujourd'hui la célèbre Église abbatiale de S. Gilles, ou peut-être une autre grotte du voisinage, connue sous le nom significatif de la Baume de S. Gilles. Le Saint a pu, d'ailleurs, habiter tour-à-tour dans ces deux endroits. D'abord, dans la magnifique crypte de l'Église abbatiale, on voit contigu au mur latéral du côté du nord le reste d'un rocher concave conservé à dessein, sans doute, pour rappeler que là s'abrita autrefois le saint Anachorète. D'un autre côté, une tradition immémoriale, fort célèbre dans le pays nous montre la Baume de S. Gilles, entre la ville de ce nom et le grand bâtiment d'Espeiran, à deux kilomètres à-peu-près de l'un et de l'autre de ces deux points. La piété des fidèles a fait de ce lieu le but d'un pèlerinage aujourd'hui trop oublié. Les processions de Saint-Gilles ne s'y rendent plus que dans de rares occasions, aux jours de calamité par exemple, pour demander à Dieu, par l'intercession de S. Gilles, la cessation d'une sécheresse désastreuse ou de quelque autre fléau. La même tradition nous montre au milieu d'immenses vignobles, sur un petit terrain respecté par la charrue, quelques arbustes sauvages et surtout deux chênes antiques, dont les branches rugueuses et presque nues de vétusté servirent jadis de toit au S. Patron de la localité. Tout autour gisent épars çà-et-là des débris de briques romaines et de mosaïques, et puis quelques tronçons en pierre d'une vieille croix, qui semblent accuser l'indifférence de notre siècle et appeler la construction d'un oratoire, sur un lieu si vénérable par les souvenirs qui s'y rattachent.

Ce lieu, en effet, fut le théâtre des austérités, des veilles, des jeûnes et des prières de S. Gilles. Ce Saint avait abandonné une fortune considérable, une brillante  
*Edition www.nemausensis.com - Pages 5/16*

position dans le monde. Ce qu'il voulait, ce qu'il était venu chercher de si loin, c'était un coin ignoré où il pût, dans l'oubli des choses terrestres, servir Dieu et méditer les vérités éternelles. Or, la solitude était grande ici et ce lieu se prêtait admirablement au recueillement de l'âme. Les établissements romains où gallo-romains, grecs ou visigoths avaient disparu ou n'étaient plus qu'une ombre prête à s'évanouir. Héraclée n'était plus depuis longtemps qu'un souvenir, le dernier de ces établissements, le Palais des Goths, ne pouvait être, tout au plus, qu'un grand corps de bâtiments abandonné au milieu des bois, depuis que les rois visigoths ne venaient plus s'y livrer au plaisir de la chasse. Il y avait près de cent cinquante ans que ces princes avaient fixé leur séjour en Espagne, et on ne les revoyait plus qu'à de rares intervalles se montrer dans cette partie de la Septimanie, où un de leurs prédécesseurs avait fait élever ce palais auquel était resté attaché le nom des Goths.

Depuis la première invasion de ce peuple dans le midi de la Gaule, jusques au moment où le bienheureux Egidius nous arrivait d'Athènes, il s'était écoulé une période de plus de deux cent cinquante ans, pendant laquelle on vit s'accumuler bien des ruines dans le pays ; au fléau de la guerre, on avait vu succéder des fléaux non moins désastreux ; ce fut la famine en 474 (1), la peste en 584 (2) et en 584 (3) ; les deux fléaux réunis en 590 (4).

*(1) Histoire de Languedoc T1 p 219 - (2) p292 - (3) p 293 - (4) p 317.*

L'histoire ne nous dit rien de particulier, il est vrai, sur le lieu où se sont élevés depuis le monastère et la ville de -Saint-Gilles, à ces époques de calamités; mais, ses conditions topographiques et son voisinage avec les pays ravagés, nous disent assez que ses rares habitants ne durent point être épargnés, et tout nous indique que la solitude était profonde lorsque S. Gilles vint y fixer ses pas, vers la fin du septième siècle.

Quatre lieues , nous dirions aujourd'hui vingt-quatre kilomètres, le séparaient de l'antique colonie romaine, Nemausus, du côté du nord ; à l'est, une pareille distance le séparait d'Arles la mère des Gaules ; au sud-ouest fine plage déserte, immense, devait attendre près de six siècles encore, avant de voir surgir la tour de Constance et ensuite les murs d'Aigues-Mortes ; au midi s'étendait la plaine basse, fréquemment envahie alors par les eaux du Rhône, et coupée çà-et-là par d'interminables marais jusqu'à la mer.

Une vaste et épaisse forêt formait autour de lui une ceinture presque impénétrable aux habitants des lieux plus voisins que Nîmes et Arles. Nous qui avons vu le bois d'Espeiran si beau, avant que, le fer à la main, l'agriculture l'eût transformé en riche vignoble, nous pouvons à peine nous faire une idée de cette forêt vierge et grandiose, au sein de laquelle S. Gilles vint choisir sa baume, alors que la cognée du bûcheron n'était point venue y porter le ravage. Mais nous comprenons du moins l'exactitude des vieilles légendes, qui s'accordent toutes à peindre ce lieu comme

une forêt sauvage et la retraite des bêtes fauves. Leurs cris seuls, se mêlant au bruit du vent et de l'orage, venaient en réveiller tes solitaires échos.

Et pourtant c'est là, c'est bien là, que l'homme de Dieu vint murmurer le touchant langage de la prière et lit entendre les pieux gémissements de la pénitence. Ce lieu lui devint cher précisément parce que l'âme n'y trouvant rien qui l'attachât à la terre, pouvait librement prendre son sublime essor vers le Ciel. Il couchait sur la dure, il s'abritait sous les branches des vieux chênes; il se nourrissait d'herbes sauvages et de racines, il buvait l'eau pure d'une source que la tradition nous indique parmi celles qui coulent entre Saint-Gilles et le bois de la Ribasse, au pied même des collines au nord desquelles on voit la baume de S. Gilles. Il n'accordait à ses membres exténués par les jeûnes et par la fatigue que de courts instants de repos ; puis il priait, il méditait sur l'éternelle félicité des élus et sur le néant de la vie présente.

Nous avons peine à comprendre, nous hommes du XIXe siècle, ce qu'il y a de sublime dans ce genre de vie dont on trouve tant d'exemples en Occident, dans les siècles de foi, et particulièrement aux viles et vaines siècles où vécut S. Gilles ; et pourtant c'est par ces moyens énergiques qu'on assurait le triomphe de l'âme sur le corps, dont nous sommes les esclaves. C'est par là que commença le goût de la vie cénobitique qui contribua, peut-être plus que toutes les autres institutions de l'Église, à retremper les caractères aux époques de décadence, à adoucir la barbarie et à préparer les éléments de cette civilisation dont nous sommes si fiers.

Cette vie de suprême abnégation a reçu, du reste, nous l'avons déjà observé, la plus haute consécration dans l'exemple de l'Homme-Dieu qu'on oublie trop, même quand on se dit chrétien. Jésus-Christ pria et jeûna au désert. Jean-Baptiste, l'incomparable anachorète, pratiqua cette vie d'abnégation et d'absolu renoncement, d'une manière bien rigoureuse , quand il parut comme un prodige de pénitence dans le désert, vêtu d'un grossier tissu de poil de chameau et se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage. Et cet homme fut si grand aux yeux de Dieu, que Jésus-Christ déclara de sa bouche divine que jamais on n'en avait vu de plus grand parmi les enfants des hommes.

On comprend donc un Voltaire poursuivant de ses sarcasmes les institutions monastiques ou la vie des anachorètes ; il est dans son rôle. On comprendrait ce même mépris dans un homme qui aurait abjuré le christianisme et renoncé aux espérances du chrétien ; car alors il devrait se procurer ici-bas la plus grande somme possible de satisfactions réclamées par la nature. Or, il est bien évident qu'on trouve des mets plus délicats que les racines et les herbes des champs dont S. Gilles se nourrissait. Il est évident qu'on trouve des habitations plus riantes et bien mieux pourvues du confortable que la baume de ce pieux solitaire ; mais dans un homme qui se dit chrétien et qui a sérieusement la prétention de l'être, ces sarcasmes et ce mépris ne se comprendraient pas. Il faut au moins savoir respecter des vertus éminemment chrétiennes, alors même qu'on ne se sent pas le courage de les pratiquer. Ce respect, inadmissible comme excuse de la lâcheté au tribunal du

Souverain juge, aura du moins la valeur d'une raison atténuante dont il ne sera jamais inutile de se ménager le bénéfice.

C'est par ces saintes austérités que le bienheureux Egidius éprouvait sa vertu, lorsque Dieu, comme pour adoucir une si rude pénitence, permit qu'une biche de la forêt se fit la compagne familière du Saint, et le nourrit pendant quelque temps de son lait. Ce trait particulier de la Providence divine à l'égard d'une âme qui a tout abandonné pour suivre l'inspiration d'en-haut, n'est point inouï, isolé dans l'histoire de la vie érémitique. Plus d'une fois, en effet, pour récompenser la vertu, qui sait commander au corps et en régler tous les mouvements, Dieu permit que l'âme étendit miraculeusement son empire au dehors, sur la nature, et se fit obéir des animaux naturellement indociles. M. de Montalembert en a consigné de remarquables et nombreux exemples, dans le second volume de son bel ouvrage intitulé : Les Moines d'Occident. Il y est fait mention de S. Karilef ou Calais et de son buffle, de S. Basle et de son sanglier, de S. Laumer et de sa biche, etc., etc. L'exemple de S. Gilles et de sa biche y trouve aussi sa place ; il n'en pouvait être autrement dans un grand et beau travail qui n'omet aucune légende vraiment respectable et propre à édifier. Ces traits de la puissance divine nous montrent que de Dieu dépendent les instincts des animaux, comme les plus nobles inspirations des âmes , et manifestent en même temps la Providence toute paternelle avec laquelle ce Dieu si bon veille sur ses élus.

Le souvenir de la biche de S. Gilles s'est conservé dans toutes les anciennes légendes de notre Saint. L'image de la biche est devenue son attribut distinctif, et ce symbole passa plus tard dans les armoiries de la ville de Saint-Gilles.

Tel était le genre de vie que s'était fait le pieux Athénien Egidius , lorsque un événement inattendu vint subitement troubler ce silence cher à son cœur, et le fit sortir de, cet oubli dans lequel il aurait voulu s'ensevelir pour toujours.

### CHAPITRE III.

#### **S. GILLES. - VAMBA. - FONDATION DU MONASTÈRE DE LA VALLÉE FLAVIENNE.**

Nous avons déjà dit que S. Gilles fut contemporain du roi Visigoth Vamba. Il faut maintenant expliquer ce fait et montrer que c'est à la libéralité de ce généreux prince, qu'est due la fondation du Monastère bâti par S. Gilles, dans la vallée Flavienne.

Les anciens légendaires et les bulles des souverains Pontifes qui ont fait mention de l'origine de ce Monastère et du prince qui y prit une si large part, ne le nomment pas du nom de Vamba, il est vrai ; et de là, une grande divergence de sentiments, parmi les érudits modernes, sur ce point de critique ; mais il est aisé de juger, par une foule de circonstances réunies, que c'est bien Vamba, et non un autre prince, qui est désigné dans les anciens monuments et particulièrement dans les bulles des Papes.

Parmi ces Bulles, il en est une qui jette le plus grand jour sur cette question, celle par laquelle Jean VIII, confie le gouvernement du Monastère de Saint-Gilles à Amélius, archidiacre d'Uzès (1) ; c'est ici un document respectable par son antiquité, puisqu'il remonte à l'an 878 ; il est d'une grande autorité, non-seulement parce qu'il émane d'un Pontife romain, mais encore parce que ce Pontife en reproduit textuellement les dispositions dans le concile de Troyes, qu'il préside en personne, en 878.

*(1) Voir Histoire de Nîmes, par Ménard, t 1 Preuves, p 11 et 13.*

Bien plus, il le fait approuver et souscrire par tous les Pères de ce Concile, Archevêques et Évêques, en présence du roi de France Louis-le-Bègue. Or, nous lisons dans cette Bulle et dans les actes mêmes du Concile précité, que le Monastère dédié à S. Pierre, et dans lequel repose le corps du bienheureux Gilles, est situé dans la vallée Flavienne, dans le comté de Nîmes, sur les confins de la Septimanie, et que Flavius, autrefois roi des Goths, avait donné cette vallée à ce bienheureux Solitaire.

Tous les Papes subséquents qui ont eu l'occasion de s'expliquer sur l'origine de notre Monastère, se sont exprimés de la même manière, et le vieux biographe que nous avons été forcé de combattre, quand il voulait faire de S. Gilles le contemporain de S. Césaire, s'accorde ici parfaitement avec ces déclarations authentiques, et dit à son tour que le prince qui vint visiter Saint-Gilles, était le roi Flavius qui régnait sur les Goths..

Il nous reste maintenant à montrer, à la clarté des paroles que nous venons de citer, que le prince qui vint visiter S. Gilles et lui donna la vallée Flavienne, n'est autre que Vamba.

*(a) NDLR : Il faut signaler que le règne du roi Vamba dura 8 ans, de 672 à 680, soit 200 ans avant la bulle de Jean VIII datant de l'an 878 et que Flavius lui succéda de 680 à 687. Mais il faut ajouter qu'à partir du règne de Recarède (586-601) à l'exemple des empereurs romains qui devenaient Auguste, tous les rois Goths prirent le nom de Flavius, d'ou confusion, pour les historiens d'époque, qui n'avaient pas à leur disposition l'immense fonds des livres anciens numérisé de la BNF. En conclusion, cette rencontre entre Egidius et Vamba s'étant faite au cours du siège de Nîmes, c'est bien du roi Vamba (surnommé Flavius) dont-il s'agit.*

Quelques érudits ont prétendu que c'était un prince Franc, Childebert (1). Il nous est impossible de souscrire à cette opinion ; car le roi dont il est question est désigné comme un prince Visigoth, et non comme un roi des Francs. D'ailleurs, nous ne sachions pas que Childebert n'ait jamais pris le prénom de Flavius.

*(1) P. Croiset. - Moreri, qui fourmille d'erreurs, etc.*

Les savants auteurs de l'histoire du Languedoc ont nommé Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, qui étendit sa domination dans la Septimanie et en Espagne, de l'an 508 jusqu'en 526. Sauf le respect dû à des écrivains si distingués, cette opinion ne nous paraît pas plus admissible que la précédente, car l'histoire ne nous dit pas que Théodoric soit jamais venu en personne dans la Septimanie, où S. Gilles avait choisi sa retraite. D'ailleurs, en supposant que ce prince arien ait étendu le bienfait de la tolérance sur un pauvre ermite qui ne demandait, pour subvenir à ses besoins, que quelques herbes des champs, un peu d'eau d'une fontaine, (appelée *source jusqu'au XIXe*) et un coin de terre au fond des bois, on peut tenir pour certain qu'il ne lui aurait pas donné un vaste territoire, pour y élever un monastère catholique. On voit que les écrivains précités, ayant cru par erreur que S. Gilles avait été contemporain de S. Césaire, ont été amenés à invoquer une seconde erreur à l'appui de la première.

Milet ne nous paraît pas plus heureux, en prétendant qu'il s'agit ici de Theudis ; ni André de Saussay, en désignant Charles-Martel.

Quant à nous, nous ne craignons pas de le répéter, ce prince fut Vamba.

D'abord, Vamba était roi des Visigoths et, comme tous ses prédécesseurs, à partir de Récarède le catholique qui régnait en 586, il prit le prénom de Flavius, pour montrer que ce nom n'était point réservé aux Empereurs grecs, mais qu'il avait dû passer avec la puissance souveraine à la nation victorieuse.

En outre, Vamba fut catholique et profondément religieux, jusque-là qu'il n'accepta la couronne que par force et en gémissant, et qu'il la déposa spontanément huit ans après par respect pour l'habit de pénitence dont on l'avait revêtu, même sans le concours de sa volonté.

On comprend qu'un prince de ce caractère ait voulu généreusement glorifier la profonde humilité d'un saint ermite, et contribuer à la construction d'un monastère.

Enfin, nous allons voir que de graves événements appelèrent Vamba à Nîmes et aux environs de cette ville en 673, ce qui nous explique ses relations avec S. Gilles, et la donation que ce dernier put faire de son Monastère à Benoit II, onze ans après. En combinant les récits légendaires de notre Saint avec l'histoire générale de l'époque, voici comment se lient ces événements providentiels, qui amenèrent la fondation du Monastère de Saint-Gilles de la vallée Flavienne : Vamba, ce prince digne d'un règne plus heureux, peine monté sur le trône, vit un de ses sujets comblé de ses bienfaits, lever l'étendard de la rébellion. C'était le comte Hildéric, gouverneur de Nîmes. Bientôt après, le duc Paul, envoyé pour le combattre, trouva dans les habitants du pays des hommes qui, pendant une longue période de plus de deux siècles, n'avaient pu s'accoutumer à porter le joug de la domination visigothe, et qui, d'ailleurs, étaient travaillés par l'influence des Francs, leurs voisins ; il essaya, à l'aide de ces éléments de révolte, d'usurper le pouvoir, à son profit, et se fit couronner roi, à Narbonne, au milieu de son camp. Il fit plus encore, et, pour mettre le comble à son audace, il joignit à la perfidie des bravades insensées contre son roi. Mais la

*Edition www.nemausensis.com - Pages 10/16*

modestie chrétienne n'est point incompatible, dans un grand Prince, avec les vertus d'un guerrier. Vamba, à la tête d'une puissante armée, fondit sur les rebelles et leur fit éprouver de sanglantes défaites. En peu de temps, il leur enleva Barcelone, Gironne, Narbonne, Béziers, Agde, Maguelone. Restait cependant, dans la Septimanie, une place plus importante que toutes les autres ; c'était Nîmes où les rebelles avaient concentré toutes leurs forces, résolus de s'y défendre en désespérés. Vamba comprit bien que rien n'était fait, tant qu'il n'aurait point relevé son étendard sur les murs de cette ville et éteint, dans son foyer le plus actif, le feu de la guerre civile.

Après la prise de Maguelone, il envoya sur Nîmes, pour en former le siège, trente mille hommes d'élite, sous la conduite de quatre chefs expérimentés, et un peu après, sur la demande de ces derniers, un corps de dix mille hommes, ce qui éleva à quarante mille hommes l'armée des combattants. Le roi lui-même était resté avec le gros de son armée, à quelque distance de Nîmes, pour appuyer les assiégeants et pour les mettre à couvert d'une surprise du côté des Francs, leurs voisins, qu'il avait quelque raison de surveiller.

*« Qu'il était beau le spectacle de cette armée, nous dit un historien du temps, Rodrigue de Tolède ; qui pourrait dire l'effet produit sur l'âme, la vue de tant de guerriers pleins de jeunesse et respirant le feu des combats, lorsqu'ils faisaient vibrer leurs lances étincelantes aux rayons du soleil naissant ! Mais chose étonnante et vraiment merveilleuse ! un homme, étranger d'origine, avait vu l'armée de Vamba protégée par des légions d'anges qui volaient au-dessus du camp, pour donner un signe évident de la protection divine. » (1)*

*(1) Roder. Tolet. cité par les Bolland. Act. Sanct. Sept. t. 1 col. 296.*

Il n'entre pas dans notre dessein de décrire ce siège qui, malgré la modération du vainqueur, fut le plus sanglant peut-être que Nîmes ait soutenu. Il nous suffit de rappeler qu'il ne fallut que peu de jours pour abattre l'usurpateur et pour l'amener, avec ses principaux complices, aux pieds de Vamba. Ce roi, à la prière d'Argebaud, évêque de Narbonne, usa de clémence et fit grâce de la vie aux rebelles.

Quant à ce personnage mystérieux, étranger, que Dieu favorisa d'une vision céleste et prophétique, le vieil historien ne le nomme pas ; mais nous savons que S. Gilles était étranger, qu'il habitait un pays très voisin du camp de Vamba, et qu'il y menait cette vie angélique que Dieu, plus d'une fois, récompensa par des révélations célestes. Sans prétendre avoir des motifs suffisants pour l'assurer, qu'il nous soit du moins permis de conjecturer, avec le savant continuateur de Bollandus, que S. Gilles est ce personnage mystérieux dont parle Rodrigue.

L'histoire nous apprend que Vamba séjourna à Nîmes ou dans ses environs, huit jours entiers, à l'occasion du siège de cette ville, et nous comprenons par là que, pendant ce séjour, il put visiter, dans sa retraite, le saint, anachorète Egidius. Ici,

nous avons pour guide les vieilles légendes et les traditions du pays, pour nous apprendre comment les choses arrivèrent.

D'après ces divers documents, quelques officiers de la suite de Vamba, entendant parler du Palais des Goths et de la forêt gothique qui étaient situés dans le voisinage, furent jaloux de voir ces lieux auxquels se rattachait le souvenir de leurs ancêtres, de leurs amusements, de leurs chasses bruyantes, et voulurent eux-mêmes se procurer ces plaisirs, image des combats qu'ils aimaient. Ils s'avancèrent donc au midi de Nîmes, et entrèrent dans l'intérieur des bois. Déjà, sans doute, le succès de la chasse répondait aux vœux de ces guerriers si habiles à manier les armes, car ils avaient pénétré bien avant dans la forêt, lorsque tout-à-coup une biche partit devant eux, s'élança et disparut, à travers les halliers, dans le massif des arbres ; c'est cette même biche qui, obéissant à un instinct merveilleux, s'était faite la compagne de S. Gilles qu'elle nourrissait de son lait, en échange de la protection qu'elle recevait du Saint.

Timide par nature et mise en éveil par les aboiements des chiens, elle fuyait le danger et cherchait un refuge entre les bras de son protecteur. Une flèche rapidement lancée dans la direction du passage qu'elle s'était ouvert, atteignit le serviteur de Dieu et lui fit à la main une profonde blessure. Le sang coula abondamment et rougit la terre. Quel spectacle pour les officiers lorsque, à travers les ronces qui semblaient leur en interdire l'accès, ils arrivèrent à la grotte du pieux solitaire et virent cet homme de Dieu, calme et comme insensible à sa douleur. Son corps était amaigri par de longues privations, mais son regard était vif, et son visage respirait en même temps la douceur et le feu de la charité. Ils tombèrent à genoux devant lui, comme pour se faire pardonner le tort involontaire de l'avoir cruellement percé ; ils ne savaient comment exprimer la douleur et le respect dont ils étaient pénétrés à l'égard de ce personnage inconnu, mais vénérable au plus haut degré, moins par le nombre des années, que par son dépouillement sublime, et par la sainteté dont tout semblait, sur lui et autour de lui, exhaler le céleste parfum. Ces guerriers qui n'avaient jamais su trembler en face de l'ennemi s'étonnaient de se voir timides devant un pauvre ermite qui n'avait pour arme que la prière. Ils semblaient craindre de violer par leur présence, ce sanctuaire de la paix et de la vertu, eux, hommes souillés par le sang des combats et peut-être aussi par des concussions et des violences qu'ils avaient hélas exercées au milieu de populations inoffensives. Ils n'osaient interroger le Saint qui les bénissait, mais ils s'en retournèrent édifiés, et, pleins d'admiration, ils racontèrent à Vamba le spectacle inattendu qu'il leur avait été donné de contempler au milieu des bois.

Avant de partir pour Béziers où l'appela bientôt après une invasion de Francs, le prince, à son tour, voulut aller visiter le serviteur de Dieu. Il se fit accompagner par Arégius. L'inviolable fidélité de ce prélat l'avait rendu également recommandable aux yeux du roi, et odieux aux rebelles qui l'avaient banni sur la terre des Francs. Il est à présumer que, à l'approche des Visigoths vers Nîmes, Arégius avait réussi à rompre

son ban et s'était réfugié dans le camp de Vamba. Quoi qu'il en soit, le roi accompagné de l'évêque se rendit vers la grotte du bon ermite. Il lui adressa diverses questions; il voulut savoir son nom, sa patrie, les moyens qu'il avait de sustenter sa vie dans un si profond isolement, le temps qu'il y avait passé. Il admira à la fois la modestie et la sagesse de ses réponses et la douce piété dont ses paroles étaient toutes empreintes. Il ne voulut pas que tant de vertus fussent plus longtemps ignorées et perdues pour l'exemple. Il ne fallait pas que cette lumière restât plus longtemps cachée sous le boisseau. C'est alors que, en présence de l'évêque et de quelques officiers de sa suite, témoins de sa générosité, Flavius, Vamba fit don au pieux solitaire de la vallée qui, à partir de cette époque, fut appelée la Vallée Flavienne. Il voulut que l'homme de Dieu ban en ce lieu un monastère qui fût aussi appelé le Monastère de la Vallée Flavienne, qu'il s'entoura de nombreux disciples et qu'il les dirigeât lui-même dans les voies du salut; que, de ce sanctuaire de la paix et de la vertu, montât nuit et jour vers le Ciel, la prière commune de l'Église, destinée à retomber sur la terre en pluie de célestes bénédictions.

Tout arriva selon le vœu du prince; la bonne odeur des vertus d'Egidius ne tarda pas à se répandre et à attirer autour de lui des âmes d'élite, empressées de se ranger sous sa direction. Le monastère s'éleva rapidement, et, onze ans après, il avait atteint un merveilleux degré de prospérité, lorsque S. Gilles en fit don au Saint-Siège, entre les mains du pape Benoit II, ainsi que nous l'avons vu.

#### **CHAPITRE IV.**

##### **S. GILLES, - CHARLES-MARTEL, - MORT DE S. GILLES.**

Il est dans les destinées de l'Église d'être constamment attaquée par les Puissances de l'enfer sans pouvoir être vaincue. Loin donc d'ébranler notre foi, les souffrances et les rudes épreuves auxquelles nous voyons les institutions et les enfants de l'Église assujettis, ne peuvent que l'affermir, parce qu'elles nous manifestent la réalisation des promesses divines, et constatent à nos yeux, que cette Église, toujours attaquée et toujours inexpugnable, est bien celle dont Jésus-Christ posa les fondements.

L'ennemi capital du nom chrétien, dans toute la durée du moyen-âge, le mahométisme avait rapidement atteint l'apogée de sa puissance. Dès le commencement du VIIIe siècle, c'est-à-dire moins de cent ans après la mort du faux Prophète, les apôtres du Koran, armés du cimeterre, avaient subjugué l'Arabie, d'immenses contrées, en Asie, toutes les côtes septentrionales de l'Afrique, et le Kalife de Damas lançait déjà sur l'Europe ses armées triomphantes. Le dernier roi des Visigoths en Espagne, Rodrigue, perdait la vie et son royaume, dans la dernière journée de Xérès de la Frontera, et la catholique Espagne tombait au pouvoir des infidèles.

Mais là, ne devaient point s'arrêter les entreprises d'un peuple fanatique qui aspirait à anéantir la religion de Jésus-Christ, et à faire dominer partout le croissant à la place

de la croix. C'était peu de tenir l'Europe par un bout à l'extrême occident, pendant qu'on la cernait par l'extrémité orientale ; il fallait joindre les deux extrémités du nouvel empire, par la conquête de tous les pays intermédiaires du continent européen, de telle sorte que la Méditerranée en devint comme le lac central. Il fallait, eu un mot , que les enfants du Prophète pussent parcourir en conquérants les côtes de l'Europe baignées par cette mer, depuis Gibraltar jusqu'à Constantinople , comme ils parcouraient déjà .en maîtres les côtes d'Afrique, depuis Suez et Gaza jusqu'à Ceuta et Tanger.

Ceci n'est pas une digression, mais une indication rapide des faits qui se lient étroitement à notre histoire du Midi et à la biographie de notre Saint.

Après la conquête de l'Espagne, on vit donc incontinent les Arabes, enivrés de leurs succès non interrompus, se montrer dans notre Septimanie qui était pour eux la porte de la France ou de la Grande-Terre, comme ils l'appelaient. M. Germain, sur la foi des historiens Arabes, croit que ces premières tentatives remontent à l'an 713 et au-delà (1).

*(1) Histoire de l'Église de Nîmes, tome 1, page 83.*

Toutefois , nous ne pensons pas contredire ce savant écrivain , en ajoutant qu'elles affectèrent d'abord bien moins le caractère d'une occupation proprement dite, que celui d'une excursion désastreuse et sanglante , comme savaient le faire les fanatiques sectateurs de Mahomet.

Ce ne fut qu'en 719, que Zama, commandant en chef des forces Musulmanes dans la Péninsule ibérique, entreprit la conquête des Gaules (1).

*(1) Ménard, t. 1, p. 98. Hist. du Lang. t. 1, p. 389.*

Il franchit alors les Pyrénées à la tête d'une formidable armée, s'empara de Narbonne et des autres places considérables, telles qu'Agde, Béziers, Nîmes ; en un mot, de presque toute la province Gothique appelée encore la Septimanie, où ils anéantirent la puissance des Goths et firent partout des ravages impossibles à décrire.

*« En ce temps-là, nous dit un vieux chroniqueur cité par les Bollandistes (1), les églises furent détruites, les monastères démolis, les villes ravagées, les maisons livrées au pillage, les châteaux rasés ; c'était partout massacres horribles et la terre était inondée de sang humain. »*

A l'approche de ces hordes dévastatrices, les religieux fermaient leurs couvents, mettaient à l'abri de la profanation les saintes Reliques et les objets sacrés, et cherchaient leur salut dans une prompte fuite. Ceux de S. Bausile ou Baudile de Nîmes allèrent, sous la conduite de S. Romule leur Abbé, chercher un asile en

Bourgogne, dans le diocèse d'Auxerre, dans un lieu appelé Saisi-les-Bois. Là, ils bâtirent un nouveau monastère sous l'invocation de leur saint fondateur S. Baudile. S. Gilles dut, à la même époque, penser aussi à prévenir, par la prudente émigration de sa communauté naissante, les derniers malheurs prêts à fondre sur elle (2).

(1) *Sept. t. 1, col. 293.*

(2) *Ménard, Hist. de Nîmes, t. 1, p. 98.*

L'ancien auteur de sa biographie raconte que le saint Abbé avait eu de Dieu la révélation de ces malheurs et qu'il les avait prédits.

Ce fut du côté du Nord, dans les pays soumis à la domination franque, qu'il résolut d'aller abriter sa communauté, tant que durerait l'effrayant orage qui s'étendait déjà, sur la Septimanie. On avait d'ailleurs un secret pressentiment que le salut viendrait de la France, et ce pressentiment n'était pas trompeur. Dans moins d'un an, Eudes d'Aquitaine frappa de mort Zama et détruisit son armée et quelques années plus tard, Charles devenu sous la main de Dieu le marteau de sa justice terrible, écrasait ces mortels ennemis de son peuple et portait, en quelque sorte, le coup décisif au colosse de la puissance musulmane, dans nos contrées.

L'histoire ne nous dit pas l'endroit où se réfugièrent les religieux de S. Gilles pendant cette désolante invasion des infidèles. Les anciennes chroniques se contentent de nous dire que S. Gilles lui-même trouva asile et protection auprès de Charles-Martel ; qu'il eut avec lui des relations intimes; que ce tout puissant maire du palais, de retour de son expédition contre Chilpéric et Eudes duc d'Aquitaine, se trouvait alors à Orléans où il fit appeler le saint Abbé ; que S. Gilles vint le trouver dans cette ville et l'entretint des grands intérêts du salut. Elles ajoutent qu'il eut donné au Saint d'amener au repentir et de réconcilier avec Dieu cette âme fortement trempée, mais dominée par la passion des combats, et trop barbare encore pour se livrer entièrement aux généreuses inspirations de la foi.

Dès que le duc d'Aquitaine, Eudes, eut battu la grande armée des Sarrazins, et mis les peuples de la Septimanie en état de refouler les restes de ces ennemis du nom chrétien, les religieux dispersés purent venir relever les ruines fumantes de leur monastère. S. Gilles reçut de Charles-Martel, à son départ d'Orléans, un secours qui l'aida à restaurer ou plutôt à reconstruire celui de la vallée Flavienne ; car ce monastère, situé au voisinage de ceux sur lesquels s'était cruellement appesantie la main de l'ennemi, n'avait pas plus été épargné que les autres. Il fallut donc penser à relever tant de ruines, bâtir une chapelle et des cellules pour les religieux, exécuter, en un mot, les travaux de première nécessité.

La douleur que ressentait le saint Abbé, à la vue des maux causés à la religion par les infidèles, reçut un grand adoucissement lorsqu'il lui fut donné de revoir ces lieux qui lui étaient si chers, et d'y ramener, enfin, ses disciples. Ceux-ci, de leur côté,

pénétrés de respect et de dévouement pour leur saint et tendre Père, ne négligèrent rien pour le consoler et ; grâce à leurs efforts réunis, on vit bientôt le monastère de la vallée Flavienne renaître de ses cendres. Alors le saint vieillard put s'écrier comme le Roi-Prophète : « *C'est ici ma demeure pour toujours, où comme Job je mourrai en repos dans le petit nid que je me suis fait* ».

De retour en son monastère, dit le P. Croizet, il y passa quelques temps dans la pratique des vertus , redoublant par une nouvelle ferveur ses austérités, sa retraite et ses prières. Il faut, disait-il, que je répare les brèches que mon voyage dans le monde a faites à mon recueillement intérieur et à ma solitude.... Enfin, après avoir gouverné son monastère pendant quelque temps, avec une sagesse et une édification qui en firent une pépinière de saints, plein de jours et de mérites, il y mourut de la mort des justes.

Cette mort arriva le premier septembre, entre les années 720 et 726, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut. Nous croyons que S. Gilles n'était plus en ce monde, à l'époque de la seconde invasion des Sarrazins, qui eut lieu sous la conduite d'Ambiza en 725. Il était donc passé, depuis un certain nombre d'années, à une meilleure vie lorsque, en 737, Charles-Martel vint en personne dans la province gothique, repousser la cinquième invasion des Arabes. Les populations de cette province n'eurent pas trop à se louer des procédés de ce farouche libérateur qui les traita presque en peuple vaincu. Toutefois, il est à présumer que, en souvenir de S. Gilles qui était venu le visiter à Orléans, il se montra plus doux à l'égard du Monastère de la vallée Flavienne. Il prit sans doute spécialement sous sa protection ce Monastère et peut-être même lui accorda-t-il quelques secours, pour l'aider à réparer les pertes essuyées dans les guerres diverses qui avaient suivi d'assez près la première invasion des Sarrazins dans la Septimanie. Cet acte de générosité, joint au don accordé à S. Gilles, à son départ d'Orléans, et la protection dont il favorisa le Monastère, lui auront valu d'être cité parmi les bienfaiteurs du monastère de S. Gilles ; et c'est sans doute ce qui aura donné lieu à André du Saussay de lui en attribuer même la fondation. Cette opinion ne saurait, se concilier avec ce que nous avons dit du roi visigoth, Vamba.

-oOo-